

Météores, objets aliens et mécanique céleste newtonienne : L'économie restreinte d'Adam Smith face à l'événementialité

par ORIANE PETTENI

Abstract

This paper uncovers and explores the consequences of the restricted libidinal economy at the roots of Adam Smith's image of thought. Focusing on Smith's « History of Astronomy », the paper argues that the space in which the smithian system operates is grounded on Newton's celestial mechanics. It shows how this epistemological framework strongly impacted Smith's economic, libidinal, semiotic and cognitive views. More precisely, it underlines how this framework is unable to cope with unexpected events such as psychic and economic crisis, that are figured by comets, meteorites – and more broadly, any kind of not identified cosmological objects – in Smith's text. Second, the paper sets up a dialogue between Smith's image of thought, Kant's first Critique and Freud's meta-psychical apparatus, underlying some affinities between the three projects. Finally, the paper presents F. W. J. Schelling's post-Kantian, general and meteoric cosmology as a relevant alternative to reconfigure the current globalized and yet restricted image of thought we inherited from classical liberalism and rationalism.

Introduction

D'une manière figurée, le monde est l'exception
des météores.

Michel Serres

Cet article part de l'hypothèse suivante : un projet philosophique – *a fortiori* s'il est systématique – opère toujours dans un espace spécifique, que l'on peut déterminer en relevant l'option cosmologique choisie par son auteur. Dans le cas de Kant par exemple, la délimitation de l'espace qui circonscrit le champ d'action de la première critique se traduit par un interdit cosmologique : le désir de spéculer sur l'inconditionné est assimilée à l'*hybris* d'hasardeuses conquêtes spatiales. Kant compare cette aspiration à un « télescope métaphysique tourné vers des régions lointaines dont il raconte{rait} des merveilles » (Kant 1863 :399), qui outrepasserait la puissance limitée – car finie – des capacités cognitives de l'entendement humain. Chaque type d'espace induit donc un positionnement spécifique du regard philosophique, duquel découlent également une éthique, une politique et une économie. Ces deux derniers champs déterminent ainsi précisément le mode d'or-

ganisation de l'espace dans lequel opère le système, ainsi que le mode de gestion des ressources (matérielles et humaines) qui le constituent. Il s'agit là de ce que Deleuze appelle l'image de la pensée d'une philosophie. Selon David Lapoujade, la fonction de cette dernière est double : « Elle est à la fois ce qui donne une terre à la pensée et ce qui permet à la pensée de distribuer cette terre ou de se distribuer en elle » (Lapoujade 2014 : 28).

Dans cet article, nous chercherons pour notre part à montrer que l'image de la pensée smithienne, et partant, de l'économie libérale classique, est fondée sur la mécanique céleste newtonienne. Plus précisément, à partir de l'étude d'un texte spécifique, la section des *Essais philosophiques* d'Adam Smith intitulée « Les principes qui mènent et dirigent les recherches philosophiques comme illustré par l'histoire de l'astronomie », nous insisterons sur le fait que l'espace de type newtonien dans lequel opère la théorie smithienne est régi par une *économie de type restreinte*, qui légifère sur la circulation des flux sémiotiques, libidinaux et cognitifs dans l'espace théorique smithien. Ce dernier, nous y reviendrons, cherche à s'immuniser contre l'effroi causé par l'apparition des « *freak events* » (Vogel 2010 : 200), d'objets aliens ou de toute autre menace de type météoritique, susceptible de provoquer une crise d'ordre politique, économique et/ou psychique. Pour cela, il emprunte à Newton son univers « stable, [composé] de forces équilibrées, dont les lois reflètent la pérennité » (Sarduy 1991:15). L'espace smithien, cas particulier de la cosmologie des modernes qui continue de sous-tendre nos logiques politiques, économiques, pulsionnelles et cognitives contemporaines, se condamne ainsi à produire un certain nombre d'externalités que son système est incapable d'intégrer – au rang desquelles la logique du vivant, de la biosphère et des corps désirants. En relisant la théorie smithienne à la lumière de l'entendement manutentionnaire de la première critique kantienne et de la conscience freudienne, l'article se propose donc de dessiner en creux les points problématiques auxquels les stratégies d'élargissement de l'économie restreinte de la pensée libérale classique ont cherché à répondre. Il propose également de réinscrire la cosmologie générale qui sous-tend la philosophie postkantienne de F. W. J Schelling dans ce cadre, en esquissant les lignes de fuite que ce projet philosophique peut nous offrir à l'heure actuelle, afin de s'extraire des apories dans lesquelles l'image restreinte de la pensée libérale nous enferme.

1. Le paradigme newtonien et l'économie politique smithienne

Si Adam Smith est surtout connu à l'heure actuelle pour le versant économique de son œuvre, à savoir les *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, ou bien pour sa *Théorie des sentiments moraux*, peu d'attention¹ en revanche a été portée à ses

¹ L'économiste René Passet, introducteur du concept de bioéconomie dans la lignée des travaux de Nicolas Georgescu-Roegen, mentionne le volet astronomique de l'œuvre d'Adam Smith dans un entretien (Rousseaux 2013). Il est l'un des rares économistes, avec Joseph Vogel, à relever les fondements cosmologiques – et en l'occurrence astronomiques – de l'image smithienne de la gravitation des prix autour du prix naturel. Voir Vogel 2010 : 39-40.

Essais philosophiques. L'ouvrage comporte pourtant une remarquable théorie de la cognition, qui annonce le mode de fonctionnement manutentionnaire de l'entendement dans la première critique kantienne², mais également, dans une large mesure, celui de la conscience freudienne avant l'introduction de la pulsion de mort dans le dispositif métapsychique. La théorie smithienne est déployée dans une section au titre évocateur, "Les principes qui mènent et dirigent les recherches philosophiques comme illustré par l'histoire de l'astronomie". Autrement dit, l'histoire des ruptures épistémologiques qui jalonnent le développement de l'astronomie jusqu'à ce que Smith considère comme son *telos* ultime, la théorie de la gravitation newtonienne, inspire au père du libéralisme une réflexion globale, d'ordre économique, cognitive, sémiotique et pulsionnelle, qu'il convient de mettre en évidence et de questionner.

Le point crucial de la section, nous l'avons dit, est le positionnement de la théorie de la gravitation newtonienne en tant que point d'arrêt des différentes tentatives de modélisation qui jalonnent l'histoire des systèmes astronomiques. La raison en est sa capacité à rendre raison de manière harmonieuse et cohérente de l'ensemble des phénomènes visibles, grâce à un dispositif légal extrêmement économique : une loi unique qui paraît rendre compte de l'ensemble du réel. De ceci, Adam Smith conclut que l'esprit humain (*mind*) aspire téléologiquement à une réduction des dépenses explicatives, c'est-à-dire à une économie de moyens dans la construction des échafaudages théoriques à même de rendre compte de la diversité phénoménale. Le penseur écossais s'inscrit en cela dans une tendance commune aux Lumières écossaises, celle d'importer la logique de la physique newtonienne dans le champ des sciences sociales – et dans le cas du Kant de la première Critique, dans la compréhension du mode de fonctionnement des structures cognitives de l'entendement humain (Kant 2006 : 80) – dans l'espoir d'obtenir le même succès heuristique.

La greffe de la physique newtonienne dans le champ de l'économie politique est relativement bien connue de la littérature secondaire. De fait, la proposition principale de l'économie libérale smithienne, fondamentale pour le développement de l'économie classique, est formulée à partir de l'image de la loi de la gravitation newtonienne : l'univers smithien est centré sur le « prix naturel », « autour duquel les prix de toutes les marchandises gravitent continuellement ». A cela s'ajoute l'idée connexe que « la quantité totale d'activité annuellement employée pour porter une marchandise au marché s'adapte naturellement à la demande effective » (Benetti 1981 : 9-10), aussi appelée *théorie du retour à l'équilibre des forces*. L'image de la pensée économique smithienne, fondamentalement newtonienne, est donc téléologiquement orientée vers l'homéostasie. Il est en revanche moins connu qu'Adam Smith transfère la structure restreinte de son économie politique, fondée sur la mécanique céleste newtonienne, dans les champs pulsionnels, sémiotiques et cognitifs. Ces derniers auront une influence décisive sur la conceptualisation de la première

² À propos de l'influence d'Adam Smith sur Kant, voir Waszek 1996 : 75-88. L'article souligne l'importance des Lumières écossaises comme point de départ de la philosophie allemande et du criticisme kantien, en accentuant tout particulièrement la figure d'Adam Smith, que Kant présentait comme sa favorite dans cette constellation de pensée spécifique.

critique kantienne³, mais se prêteront également à un dialogue avec la métapsychologie freudienne. Dans son histoire de l'astronomie, l'économiste reprend en effet l'une des idées centrales du *Timée* : la canalisation du système pulsionnel humain originellement chaotique (ou ce que Freud appelle le processus primaire – Freud 2010 : 35) par le biais d'un accord harmonique avec le rythme régulier, annulaire et homéostatique de la révolution des orbites célestes, au moyen du sens théorique par excellence : la vue⁴. À cet égard, le texte qui nous occupe constitue une reconfiguration dans le cadre conceptuel des Lumières écossaises, du programme platonicien de canalisation des mouvements errants de la pensée humaine, en les ajustant sur l'ordre harmonieux du monde via la contemplation.

2. L'entendement smithien : une économie libidinale, sémiotique et cognitive de type restreinte

Adam Smith identifie trois affects responsables de la genèse des processus gnoséologiques, linguistiques et judicatifs : l'émerveillement (*Wonder*), la surprise (*Surprise*) et l'admiration (*Admiration*). Selon le penseur écossais, le processus gnoséologique se déclenche en réaction de défense face à la menace du potentiel choc traumatique que représente une confrontation *immédiate* avec l'extériorité. Pour l'entendement smithien, il s'agit en effet d'assourdir les pures intensités affectives suscitées par la présentation d'un divers sensible, reçu passivement par la sensibilité, et hétérogène à l'ordre de la pensée⁵. Pour ce faire, l'entendement prépare à l'avance la psyché à recevoir le *stimulus* suscité par l'interaction entre le phénomène et les récepteurs sensoriels, par le moyen d'une pré-conception formée à partir d'une accoutumance en idée au type d'émotion suscitée par ce type de phénomène.

Selon Smith, l'idée a ainsi la propriété de susciter dans la pensée une émotion *analogue* à celle suscitée par la présence physique de l'objet auquel elle correspond⁶. Par conséquent, lorsque celui-ci se présente à la conscience, cette dernière est déjà accoutumée au type d'excitation produite par ce type ou par cette classe d'objet. L'apparition d'un phénomène analogue sera donc directement synthétisée par l'imagination, puis identifiée à

³ Du point de vue de l'histoire de la philosophie, Adam Smith constitue une référence importante de la philosophie kantienne, bien que moins travaillée que la philosophie humienne. À ce sujet, voir Waszek 1996.

⁴ Le Platon du *Timée* postule une analogie entre les révolutions célestes de l'âme du monde et celles de l'âme humaine. Il affirme ainsi : « Dieu a inventé et nous a donné la vue, afin qu'en contemplant les révolutions de l'intelligence dans le ciel, nous les appliquions aux révolutions de notre propre pensée, qui, bien que désordonnées, sont parentes des révolutions imperturbables du ciel, et qu'après avoir étudié à fond ces mouvements célestes et participé à la rectitude naturelle des raisonnements, nous puissions, en imitant les mouvements absolument invariables de la divinité, stabiliser les nôtres, qui sont sujets à l'aberration » (Platon 47 b. et c.).

⁵ C'est là ce que Kant appelle le phénomène en tant que « diversité sensible empirique a posteriori » reçu passivement par la sensibilité, qui ne devient objet que par la médiation de la représentation.

⁶ Lacan proposera un schéma de lecture similaire du mode de fonctionnement de la conscience freudienne : « Si l'on pose qu'une série de frayages, qu'une suite d'expériences, fait surgir une image dans un appareil psychique conçu comme une simple plaque sensible, il va de soi que, dès que la même série est réactivée par une nouvelle excitation, une pression, un besoin, la même image se reproduit. » (Lacan 1978 :150).

tel ou tel type d'objet appartenant à telle ou telle catégorie, sans exiger un travail supplémentaire de conversion de l'extériorité sensible en un type de donnée traitable par l'entendement. Cette synthétisation automatisée permet à l'entendement d'accomplir de manière optimale sa tâche de jugement déterminant, à savoir subsumer le particulier sous une loi générale de l'entendement, ou « rapporter à un objet le divers représenté » (Deleuze 1963 : 23). En cela, l'entendement smithien diffère de l'entendement kantien, dans la mesure où ses catégories conceptuelles ne sont pas données *a priori* mais se structurent par le biais de l'habitude (ou ce que Freud appellera plus tard la *compulsion de répétition*), dans une veine plutôt humienne. L'habitude produit un ensemble organisé de filtrages par le moyen de *frayages*, produits par la confrontation répétée à un type identique de *stimulus*. Pour autant, comme il sera souligné plus bas, la manière dont les formes de l'entendement – une fois constituées – manutentionnent les données sensorielles fournies par la sensibilité, est similaire chez Smith et Kant.

De ce qui précède, on peut poser l'hypothèse que les catégories conceptuelles jouent chez Smith le même rôle de pare-stimuli que celui attribué à la conscience dans le dispositif métapsychologique freudien. Les catégories permettent d'assurer au sujet un contact avec le monde extérieur, en traitant de manière automatisée les données collectées par les récepteurs sensoriels, afin de parer à l'effet déséquilibrant, et partant, potentiellement destructeur (ou créateur⁷), que produirait un trop grand afflux de *stimuli* dans l'appareil psychique. Dans ce contexte, les catégories assument une fonction de filtrage et de sélection des *stimuli*, favorables à la conservation de l'organisme. De fait, comme le souligne Freud, les organismes les plus évolués « ne procèdent qu'à des échantillonnages du monde extérieur ; on peut peut-être les comparer à des palpeurs qui s'approchent du monde extérieur en tâtonnant et ensuite s'en retirent à chaque fois » (Freud 2010 : 27).

L'une des sources les plus importantes sur laquelle reposent les spéculations physiologiques freudiennes en ce qui concerne le mode de fonctionnement du processus secondaire repose sur le travail du physiologue et physicien Hermann von Helmholtz⁸. Dans « Sur la nature des impressions sensibles de l'homme », Helmholtz envisage ainsi les sensations – c'est-à-dire très précisément les excitations produites par des états de la réalité sur les organes sensoriels – non pas comme des reflets de la réalité mais comme des signes ou des symboles qui créent un ordre de réalité propre à l'organisation sensorielle humaine (Bouveresse 1995 : 168). Helmholtz répond ainsi, par le biais de sa théorie sur la conversion des *stimuli* extérieurs en syntaxe perceptuelle propre à l'espèce humaine, à l'une des grandes questions de la *Critique de la raison pure* : de quelle façon le divers spontanément reçu par la sensibilité est synthétisé en perception puis en connaissance ?

Pour Helmholtz, « l'organe parle », au point qu'il se voit contraint d'introduire un « symbolisme dans la perception » où la « perception est un langage dont les « éléments » sont des sensations » (Casati 1992 : 8). L'enjeu est de taille dans la mesure où « l'idée d'associer un symbolisme aux éléments de la sensation ouvrait ainsi la zone la plus obscure de notre corps à une forme de langage par où s'insinue l'interprétation » (Soulez 2011 :

⁷ Au sujet du rapport entre destruction et création, voir l'interprétation de la pulsion de mort comme création de Sabina Spielrein dans *La destruction comme cause du devenir*.

⁸ À ce sujet, voir Bernfeld (1944 : 341-362) et Assoun (1984).

226). Cette dernière peut être comprise à partir du mécanisme de « pré-conception » smithien, ou de son équivalent freudien, le filtrage utilitaire fondé sur un échantillonnage des données extérieures. La description de ce phénomène de synthèse et de symbolisation perceptive est certes moins précisément élaborée chez Adam Smith que chez le physiologue de la fin du XIX^{ème} siècle. D'autre part, la possibilité d'une réserve inconsciente de sensations non synthétisées par la perception n'est pas envisagée, ni envisageable comme telle par le penseur écossais. Pour autant, nous verrons plus bas que Smith s'interroge sur le destin des objets qui ne parviennent pas à intégrer une chaîne de liaison perceptuelle, c'est-à-dire à se laisser synthétiser - ou en termes freudiens, à passer de l'état de libre flux (c'est-à-dire de pure sensation) à l'état de quiescence (c'est-à-dire de donnée consciente).

Malgré tout, le point de convergence le plus important entre Smith, Helmholtz et Freud repose sur le rôle donné à l'habitude et la répétition dans la formation des synthèses perceptives. Dans les trois cas, les données sensorielles ne sont portées à la conscience que lorsqu'elles parviennent à franchir le filtrage du langage interprétatif et utilitaire (c'est-à-dire dévolu à la conservation de soi de l'organisme) perceptuel. Les stimuli considérés comme inappropriés, car trop intenses - c'est-à-dire risquant de « submerger l'appareil animique » (Freud 2010 : 29) - sont à l'inverse tenus à l'écart, voire totalement refoulés dans l'inconscient par les mécanismes de contrôle du système de filtrage. Les récepteurs sensoriels jouent par conséquent le rôle de zone-tampon entre le sujet et le monde extérieur et maintiennent ainsi le premier dans un état d'excitation tendancielle homéostatique afin de le conserver en vie. En ce sens, ils servent, comme l'écrit Lacan, « à mal enregistrer. Ça enregistre mais de façon filtrée » (Lacan 1978 : 150). De son côté, Lyotard compare ce type d'enregistrement filtré et utilitaire des images de la réalité à des « mouvements {cinématographiques} convenus » (Lyotard 1994 : 57): c'est-à-dire au montage de type organique d'images uniquement mises au service de l'économie de l'action narrative. Ces dernières excluent par conséquent tout « bruit » visuel (séquence floue, sale, mal cadrée, plan-séquence fleuve etc.), tout mouvement aberrant, qui représenterait une dépense stérile du point de vue de l'économie narrative. Le problème que pose ce type de rapport utilitaire avec le monde extérieur est qu'il n'offre à la conscience qu'une image de la réalité pré-formée par des *Gestalten* adaptées à la conservation d'une espèce particulière (ce que Freud appelle les pulsions de vie par opposition aux pulsions de mort) - en l'occurrence l'espèce humaine, dans sa version endémique à l'Occident capitaliste⁹. Ce procédé condamne alors cette forme spécifique prise par l'espèce humaine non seulement à ignorer d'autres prises sur la réalité, mais aussi à s'immuniser envers tout type d'événementialité qui exigerait une reconfiguration bien trop coûteuse en termes d'énergie psychique de l'image dominante de la réalité. Le problème posé par l'entendement smithio-

⁹ La somme de tous ces frayages (...) constitue un modèle qui donne la mesure du réel (...) Mais il comporte comme tel une intervention des *Gestalten*, prédisposant le sujet vivant à un certain rapport avec une forme typique qui lui répond spécialement, il suppose un couplage biologique de l'individu avec une image de sa propre espèce, avec les images de ce qui lui est utile biologiquement dans un environnement déterminé ». Voir (Lacan, 1978 : 150). Nous entendons ici « anthropos » dans sa version endémique à l'Occident capitaliste. Il est bien évident que dans d'autres parties du monde, les êtres humains entretiennent ou ont entretenu d'autres types de rapport à la nature et plus largement à l'altérité.

kantien est donc celui de la reproduction *ad infinitum* de l'image anthropocentrée (ou capitalocentrée) de la réalité. Cette dernière repose sur une opération automatisée de filtrage sensitif, constituée au moyen d'une syntaxe perceptuelle définie à partir d'une série d'habitudes cristallisées en seconde nature qui prétend définir les besoins propres à la conservation de l'espèce humaine. Notons dès maintenant que de manière significative, le Schelling des *Recherches philosophiques sur l'essence de la liberté humaine* opposera au montage organique des images un usage dévoyé, c'est-à-dire *inorganique* de l'œil (Schelling 1980 :133). Ce dernier consiste à désimbriquer l'usage de la vue de son assujettissement à la conservation de l'organisme, au profit d'un mode de fonctionnement non-utilitaire, exposé sans réserve à l'extériorité et par conséquent propre à produire des images inédites du réel.

L'hypothèse formulée par Adam Smith en ce qui concerne le mode de fonctionnement de l'appareil cognitif humain s'inscrit dans la même veine utilitariste que celle de Kant, Helmholtz et Freud. Pour l'économiste écossais, les systèmes cosmologiques sont reconfigurés au cours du temps afin de former un réseau symbolique de plus en plus large et économe, capable d'intégrer (de *lier*) le plus grand nombre de phénomènes possibles dans de larges compartiments catégoriels. En cela, il s'agit de transformer les impressions matérielles sensibles, originairement libres ou déliées, c'est-à-dire non-signifiantes, en objets quiescents, c'est-à-dire liés au système conscient par l'intermédiaire d'un réseau symbolique.

3. L'entendement smithien à l'épreuve de l'événementialité : comètes, météores et objets aliens

Dans ce cadre, l'apparition de comètes ou de météores (c'est-à-dire de phénomènes célestes a périodiques) joue le rôle d'un afflux d'excitation violent en provenance du sensible, menaçant le pare-stimuli d'un choc traumatique. Pour Smith, l'évolution des systèmes cosmologiques correspond à la nécessité de prévenir, par l'augmentation de leur pouvoir canalisant, l'apparition de phénomènes auparavant « discordants », c'est-à-dire, dans les termes de Freud, « à l'état de libre flux » (Freud 2010 : 30) :

Les systèmes ressemblent, à plusieurs égards, à des machines (...) Les premières machines qu'on inventa pour exécuter un mouvement particulier, tel qu'il puisse être, sont toujours les plus compliquées. Il arrive généralement que les artistes postérieurs découvrent que les mêmes effets peuvent être produits avec moins de roues, avec moins de principes d'action. De même, les premiers systèmes sont souvent les plus compliqués : on y emploie en général autant de chaînes particulières qu'il en faut pour lier deux à deux, les apparences qui semblaient disjointes. Mais il arrive souvent qu'on trouve dans les temps postérieurs quelque *principe de liaison générale* par lequel on réunit en un seul groupe *tous les phénomènes discordants* qu'offre une classe entière d'objets. (Smith 1797 : 205)

Dans l'image de la pensée smithienne, les phénomènes célestes apériodiques jouent le rôle des excitations (internes ou externes) qui existent à l'état délié dans le processus primaire freudien. Le pouvoir quiescent d'un système augmente au fur et à mesure que sa syntaxe parvient à intégrer des objets aliènes en les transformant en données reconnaissables et traitables par le système. Le développement d'un réseau symbolique et logique – progressivement aménagé et élargi en espèces, genres, classes et sous-classes – permet ainsi de lier les excitations produites par les objets externes au processus secondaire, c'est-à-dire conscient, en les nommant. Référencer un phénomène à un maillon de la chaîne symbolique permet de le faire advenir à la conscience, en assourdisant les excitations trop violentes qu'il pourrait susciter s'il restait à l'état primaire, c'est-à-dire libre ou non-lié. Cet état pré-conceptuel et pré-discursif correspond au désir, chez Freud et chez Lacan, en tant qu'il est préalable à toute conceptualisation, et partant, non objectivable, non-nommable en tant que tel. Il est « au-delà de tout cycle instinctuel définissable par ses conditions » (Lacan 1978 : 313). Le désir à l'état chaotique non-canalisé est donc précisément ce qui *échappe à toute production d'une image utilitaire à des fins de conservation de l'espèce*, voire ce qui menace la conservation de l'espèce par son effet désorganisateur, destructeur et/ou créateur, selon que l'on suit l'interprétation freudienne ou deleuzo-guattarienne de la pulsion de mort¹⁰.

La chaîne symbolique permet à l'inverse de convertir les pures intensités sensibles en entités linguistiques, en favorisant les contiguïtés et les ressemblances entre les phénomènes, afin de les rendre classables, homogénéisables et échangeables, dans un mode de fonctionnement isomorphe à la sémiotique de la valeur d'échange (voir Lyotard 1974 : 258-287). Selon Joseph Vogel en effet, le marché financier, dans la *doxa* de l'économie classique, est présenté « comme un univers sans frictions, parce qu'auto-référentiel, dans lequel les informations génèrent des prix, les prix des décisions d'achat et celles-ci à leur tour des informations, des prix et des décisions » (Vogel 2010 : 135). De fait, Adam Smith décrit l'évolution progressive de la formation de la chaîne symbolique comme une autonomisation de ce réseau d'avec son référent sensible. Ceci autorise une analogie entre la sémiotique monétaire de la valeur d'échange et le mode de fonctionnement de la sphère linguistique, lorsqu'elle sert des visées de communication utilitaire. Selon le penseur écossais :

Lorsque les objets se succèdent selon le même ordre que les idées de l'imagination, lorsqu'ils suivent la marche que ces idées tendent à prendre d'elles-mêmes et sans le secours des impressions sensibles, ces objets nous paraissent étroitement liés entre eux, et la pensée glisse aisément le long de cette chaîne unie sans effort et sans interruption (Smith 1797 : 155).

L'évolution des systèmes cosmologiques – et partant sémiotiques, cognitifs et pulsionnels – poursuit donc une logique téléologique qui vise à atteindre le « repos de l'imagination » (Smith 1797 : 196), ou, pour reprendre un terme économique, l'état stationnaire¹¹.

¹⁰ À ce sujet, voir Keith A. Pearson (1999).

¹¹ À ce sujet, voir Clerc (2004 : 76-96).

Cette tendance de l'entendement à l'homéostasie est telle que la vérité du concept de loi se manifeste, si l'on suit Hegel, dans la tendance ultime à rassembler les lois particulières en une loi unique, en l'occurrence l'attraction universelle newtonienne. Celle-ci prétend exprimer « l'effectivité universelle *en tant que telle* » (Hegel 2012 : 17) mais annule en réalité, en faisant coïncider l'ensemble des lois particulières entre elles, leurs déterminités. Comme l'écrit Deleuze à propos de Kant : « C'est bien en ce sens que l'entendement est législateur : sans doute ne nous dit-il pas les lois auxquelles tels ou tels phénomènes obéissent du point de vue de leur matière, mais il constitue les lois auxquelles tous les phénomènes sont soumis du point de vue de leur forme, de telle manière qu'ils "forment" une Nature *sensible* en général » (Deleuze 1963 : 28). En pensant énoncer quelque chose sur l'effectivité, la loi d'entendement s'énonce en réalité elle-même dans un mouvement tautologique. Ce faisant :

{Elle} reste figée dans la tranquille unité de son objet, et le mouvement échoit non dans l'objet, mais uniquement dans l'entendement : il est une explication qui non seulement n'explique rien du tout {ne fait que décrire à partir de son propre langage, donc réduire à soi}, mais qui même est si claire que, dès lors qu'elle se dispose à dire quelque chose de différent de ce qui a déjà été dit, elle ne dit au contraire rien, mais se contente de répéter creusement la même chose. Ce mouvement ne fait rien naître de nouveau chez la chose même, mais n'entre en ligne de compte que comme mouvement de l'entendement. (Smith 1797 : 176)

En bref, la légalité de type newtonienne, parce qu'elle se coupe du sensible, se retrouve à le « faire taire » (Lacan 1978 :329), pour ne plus rencontrer que sa propre sphère légale, dans un mouvement tautologique. Hegel souligne ainsi que lorsque l'attraction universelle devient l'essence de *toute loi*, la vérité de l'apparence devient ce principe unique qui ramène tout à soi, ou, comme l'écrit Hegel, « en lui {le pur concept de la loi en tant qu'attraction universelle}, en tant qu'absolument simple, les différences présentes chez la loi en tant que telle, reviennent elles-mêmes dans l'intérieur en tant qu'unité simple ; celle-ci est la nécessité interne de la loi » (Hegel 2012:172). C'est au prix de cette coupure sémiotique, qui projette une sphère de relations auto-référentielles sur une réalité phénoménale assujettie à l'uniformité d'une loi unique, qu'est obtenu le soulagement de l'effroi provoqué par l'apparition d'objets aliens.

Ces derniers sont évoqués par Smith au cœur de son texte, comme pour mieux les exorciser. Dès l'incipit, les météores et les comètes, qualifiées « d'objets extraordinaires et peu connus » (Smith 1797 : 139), sont présentées comme susceptibles d'impressionner avec une intensité affective exceptionnelle la psyché humaine. L'apparition de ces corps célestes aux origines inconnues, qui circulent dans l'espace sans place fixe assignée, menace en effet de gripper le mécanisme représentatif de l'entendement, dans la mesure où ce dernier ne parvient pas à synthétiser ce type d'apparitions aperiodiques et exceptionnelles, afin de les subsumer sous une loi générale. Pour le dire autrement, ces apparitions *aliens* ne trouvent pas leur place dans la chaîne réglée de la classification raisonnée de la nature en tant qu'« ensemble de tous les phénomènes de l'expérience » (Kant 1989 : 34).

Smith formule en ces termes la présentation de quelque chose de « nouveau » et de « singulier » (une apparition *alien* non-synthétisable) à l'entendement humain:

La mémoire ne peut pas faire remonter de ses stocks une image qui ressemble de près à cette étrange apparence (...) {L'objet} reste alors seul dans l'imagination et refuse catégoriquement de se grouper ou d'être confondu avec aucun ensemble d'objets. (Smith 1797 : 153)

Lors de cette conjoncture exceptionnelle, la machine judiciaire fonctionne à vide, suscitant chez l'être humain le sentiment de l'émerveillement. Smith accompagne cet affect d'un tableau clinique qui rappelle celui du sujet kantien lorsque, confronté à une vision sublime, cela provoque alors en lui « un soudain blocage des forces vitales » (Kant 1989 :182). L'apparition *alien*, en excédant les pouvoirs schématiques de l'imagination humaine et les capacités subsumantes du jugement déterminant, produit un « regard fixe et quelquefois {un} roulement des yeux » (Smith 1797 : 152), et même, dans le cas de l'apparition d'un objet « inattendu », une émotion « violente et convulsive de telle sorte qu'elle peut parfois disjoindre totalement le cadre global de l'imagination et qu'il ne retrouvera pas sa tonalité et composition originaire » (Smith 1797 : 143). En temps normal à l'inverse, « les idées se meuvent plus rapidement que les objets extérieurs, {l'imagination} est {donc} sans cesse occupée à devancer leur approche ; elle anticipe sur l'événement et prévoit tout ce qui arrive selon le cours ordinaire des choses » (Smith 1797 : 155).

Dans *Au-delà du principe de plaisir*, Freud décrit la névrose traumatique (ou névrose d'effroi) comme l'effraction d'un afflux d'excitation dans un système animique qui ne l'avait pas anticipé, mais aussi comme une « perturbation économique » (Freud 2010 : 33) de l'appareil animique, qui tend à la stabilité et à la constance en vue de sa préservation (principe de plaisir déduit des travaux de Fechner). Par conséquent, le trauma provoque un déséquilibre énergétique dans l'appareil psychique qui tend alors, à l'aide des techniques de défense immunitaires décrites dans les sections précédentes, à maintenir le plus bas possible la quantité d'excitation contenue dans le système psychique. C'est donc bien l'intégrité du réseau défensif mise en place par le processus secondaire, ainsi que son mode de reproduction de l'image stabilisée de la réalité extérieure, que l'événement traumatique menace d'effondrement.

Chez Smith, la névrose d'effroi freudienne se traduit par une mise en crise de la fonction usuelle des organes visuels et auditifs. En effet, dans le cas de l'apparition d'un phénomène *alien* non-synthétisable, l'œil, au lieu de balayer sans encombre son angle de champ en collectant des informations perceptuelles qui seront traitées, classées et ordonnancées dans des catégories ou ensembles déjà existants, au lieu donc de re-connaître et de juger selon les règles de la logique formelle classique (« une proposition est énoncée par un sujet extérieur à son contenu, qui lie, combine et arrange les éléments au gré de ses besoins » (Girard 1995 : 569), l'œil s'arrête sur une excitation sensible informe qu'il ne parvient pas à subsumer dans un énoncé général. Il force alors son regard fasciné, dans une tentative de mise au point de la focale sur l'objet flou. C'est ce que Jonathan Crary appelle le phénomène de l'œil fixe (*fixed eye* ; Crary 2001). Il s'agit selon le penseur étasunien d'un

usage statique de la rétine, par opposition à l'usage mobile, qui est le propre de la vision focale. Le blocage de la rétine :

Annihile la « naturalité » apparente du monde et révèle la nature fluide et provisoire de l'expérience visuelle, là où l'œil mobile préserve le caractère pré-construit du monde. Ce dernier est l'œil qui caresse familièrement les objets en extrayant uniquement les relations pré-établies entre eux. Une fois que l'œil arrête de bouger, une situation potentiellement volatile survient : après une période assez brève l'œil immobile déclenche un ferment d'activité – c'est l'ouverture vers la transe et la désintégration perceptuelle. (Crary 2001 : 299)

Le ferment d'activité évoqué par Crary peut être compris comme un affolement de l'objectif – au sens photographique du terme – qui cherche à produire une mise au point. Le but visé est de reconnaître la forme pure de l'objet, afin qu'il soit synthétisé dans les catégories de l'entendement. Smith appelle cet effort de mise au point un « travail » (*labour*). Ce dernier représente – dans les termes de l'énergétique de la fin XIX^{ème}/début XX^{ème}, dont on connaît l'impact sur la conceptualisation du dispositif psychique freudien¹² – une formidable dépense d'énergie psychique. Cette dernière est nécessitée par la tentative de rétablir dans ses fonctions hiérarchiques la vision focale, afin de produire une image nette et non-problématique de l'objet, qui perpétue ainsi *ad infinitum* l'état actuel des choses. À l'inverse, le blocage de l'œil vient interrompre le processus usuel de « correction » et « d'aplatissement constant » de la vision focale, « qui vise à éliminer la différence et à homogénéiser l'espace en système d'oppositions » (Lyotard 1971 : 155) : le phénomène, en se rangeant habituellement dans une série catégorielle pré-conçue, permet de faire l'économie du travail de synthèse d'un matériau brut présenté comme tel à la sensibilité.

L'apparition inattendue de l'objet *alien* grippe donc le mécanisme automatisé¹³ qui convertit les apparitions sensibles en maillons de la chaîne symbolique. Dans l'incapacité de trouver une représentation (« image qui ressemble de près à cette étrange apparence ») capable de la subsumer, l'apparition *alien* fait scission avec le stock des représentations déjà existantes. Elle dérive alors dans la conscience, à la manière de l'imprésentable léotardien, en attente d'une articulation possible avec le régime représentatif en place. Par conséquent, l'objet *alien* recèle un potentiel intrinsèquement séditieux : en gripant les mécanismes automatisés de subsumation du particulier par l'entendement, il remet potentiellement en cause le régime représentatif (ou grille syntaxique majeure) qui ne parvient pas à lui procurer une place. Sa présentation à la conscience exige alors de cette dernière : ou bien (i) un travail de réorganisation des signes, sans déranger le code principal qui les régit (réformisme) ou bien (ii) une potentielle explosion (révolution-crise) du système.

¹² A ce sujet, voir Assoun (1981).

¹³ Dans la mesure où Adam Smith fonde Les Recherches et les causes de la Richesse des Nations sur l'observation du célèbre exemple de la fabrique d'épingles, il faut conserver la force de l'image industrielle du type de subjectivité produite par son entendement, dont on a montré les rapprochements possibles avec le mode de fonctionnement de la faculté de juger déterminante kantienne.

Le pouvoir subversif de l'objet céleste apériodique non-identifié, et plus généralement de tout objet *alien*, explique selon nous l'enjeu philosophico-politique des débats sur la signification et la place à attribuer aux comètes et autres météorites, symboles de dissidence. Le XIX^{ème} siècle finissant verra ainsi se développer une littérature apocalyptique abondante, fondée sur un imaginaire météoritique et entropique¹⁴. Cette dernière traduit les inquiétudes économique-politiques du siècle qui aura vu naître les espoirs, puis les désillusions de l'émergence du capitalisme dans sa forme industrielle. Dans ce cadre, la comète joue le rôle d'un choc parfois régénérateur et parfois fatal à l'ordre représentatif dans lequel elle apparaît, selon les options plus ou moins conservatrices des auteurs ainsi que le système cosmologique adopté. L'objet céleste non-identifié joue dans tous les cas le rôle de test de la résilience d'un système lorsqu'il est confronté à de la pure événementialité.

Pour conclure cette section, il est possible de dire avec le père de la bio-économie René Passet qu'en optant pour le modèle newtonien, Adam Smith introduit dans l'économie politique naissante le problème qui ne cessera de la hanter : celle-ci contemple « ses équilibres internes », importés de la mécanique céleste newtonienne, en faisant « abstraction de tout ce qui concerne le vivant » (Passet 1979 : 45) et, ajoutons-nous, des corps désirants.

4. La cosmologie météoritique schellingienne : une potentielle ligne de fuite ?

Dans les limites de l'espace imparti, nous aimerions évoquer en ouverture de cet article la cosmologie de type post-kantienne qui se déploie dans les *Recherches sur l'essence de la liberté humaine* de F. W. J Schelling. Située à l'intersection entre la première période et la période tardive de la philosophie schellingienne, ce texte anticipe selon nous les grandes philosophies de l'excès et de l'imprésentable du XX^e siècle, et notamment la philosophie bataillienne (Théron 2006).

Schématiquement, la cosmologie schellingienne modélise la création continuée du monde à l'aide d'un jeu de tension entre deux forces contraires, un principe obscur (la gravité) et un principe lumineux, aux vertus harmonisantes et canalisatrices. Dans les *Recherches sur l'essence de la liberté humaine*, le processus cosmogénétique vise selon Schelling « à une transmutation interne ou à une transfiguration en lumière du principe primitivement obscur (car l'entendement ou la lumière posée dans la nature ne recherche à proprement parler dans le fond que la lumière qui lui est apparentée et qui est tournée vers lui) » (Schelling 1980 : 179). Si « la naissance de l'esprit ouvre le règne de l'histoire » (Schelling 1980 : 162) (qui se traduit cosmologiquement par la naissance de la lumière à partir de sa mise en tension avec la force de contraction initiale), la victoire complète et finale de la lumière sur le fond obscur semble en revanche bien sonner la fin de l'histoire :

¹⁴ À ce sujet, voir Clarke & Henderson (2002).

La crise submerge le fond de l'ancien monde {le monde des religions polythéistes et de l'ancien Testament N. D. A} afin de rendre possible une seconde création – une nouvelle séparation des peuples et des langues, un nouveau règne où le Verbe vivant, comme centre fixe et stable, entre en lutte avec le chaos et où commence entre bien et mal un conflit déclaré, destinée à durer jusqu'à la fin de l'époque actuelle, dans lequel Dieu se révèle précisément comme esprit, c'est-à-dire comme effectif et en acte. (Schelling 1980 : 165)

Pour autant, le fond obscur constitue le « résidu absolument irréductible, ce qui, malgré les plus grands efforts, ne se laisse jamais défaire et reconduire à l'entendement, mais demeure éternellement au fond » (Schelling 1980 : 146) – en termes batailliens, la part maudite. L'entendement divin – principe d'ordre et d'harmonie – procède de cette « irrégularité initiale, qui a été réglée et ordonnée » (Schelling 1980 : 146), mais qui sourd à jamais sous le monde de la représentation, susceptible de ressurgir pour tout engloutir. Par conséquent, c'est bien en tant que le fond obscur ne se laisse pas complètement transmuier en pure lumière, ou pur intelligible, qu'il offre une résistance à la clôture de l'histoire par la révélation, où tout est « consommé, devenu effectivement réel » – en bref, stationnaire (Schelling 1980 : 189). Lors de la seconde scission, qui marque l'ère de la révélation divine, « Dieu assume la nature et se l'approprie » (Schelling 1980 : 192) *via* l'homme qui devient « le rédempteur de la nature, le but vers lequel tendent toutes ses figures » (Schelling 1980 : 192).

En lisant les *Recherches* contre elles-mêmes, le concept de fond obscur (associé par Schelling à la nature en tant que verbe obscurci et opaque) offre alors des ressources pour penser des modes de résistance possibles aux prétentions universalisantes, délocalisantes et dématérialisantes de la pure lumière de la révélation. Ceci explique selon nous l'attractivité de la notion dans certains courants actuels des études postcoloniales. Le fond obscur, peuplé des spectres des ancêtres non-reconnus, des minorités refoulées, des disparus introuvables, figure alors le trauma indicible qui résiste à sa réappropriation, à son recodage dans un discours majoritaire¹⁵. De fait, dans les *Recherches*, la révélation chrétienne rejette dans le non-être les revendications qu'elle estime illégitimes, à l'instar de l'axiomatique capitaliste mondiale face aux cris de protestation des minorités opprimées :

La volonté du fond doit nécessairement demeurer en sa liberté jusqu'à ce que tout soit consommé, devenu effectivement réel. Si elle était soumise plus tôt, le bien comme le mal resteraient celés en elle. Mais le bien doit s'élever des ténèbres à l'actualité afin de vivre éternellement auprès de Dieu, et le mal au contraire être scindé du bien, afin *d'être repoussé éternellement dans le non-être*. (Schelling 1980 : 189)

Pour le dire autrement, avec David Lapoujade: « C'est même cela être fondé : que pré-existe en nous un système qui délégitime par avance les puissances qui s'opposent à lui » (Lapoujade 2014 : 250). À l'inverse, tant que le fond obscur offrira une résistance, tout ne sera pas consommé. Bien mieux, toute prétention de la force lumineuse à se donner

¹⁵ À ce sujet, voir Yountae (2017 : 41-46).

comme horizon ultime sera susceptible d'être engloutie dans les ténèbres. Dans cette mesure, si le Mal consiste à « tendre vers le chaos, c'est-à-dire tend à revenir à l'état où le centre initial n'était pas encore subordonné à la lumière, et il est un soulèvement du centre de la nostalgie encore sans entendement » (Schelling 1980 : 122), on peut estimer qu'il réside pour Schelling dans le fait de « régresser » du conscient vers l'inconscient. La liberté humaine consiste donc à pouvoir choisir entre le Bien, qui consiste à rester dans « l'identité avec la volonté universelle » (Schelling 1980 : 151), c'est-à-dire « au centre » (Schelling 1980 : 152) de la circonférence divine, et le Mal, qui consiste à s'éloigner du centre divin, en direction de la périphérie. De manière significative pour notre propos, Schelling traduit en termes cosmologiques, comme une tendance « météoritique » (Schelling 1980 : 152) au Mal, cette dislocation des forces qui se détachent du centre universel. Dans les sections précédentes, nous avons suggéré que du point de vue psychique, les météores pouvaient être associés aux pulsions partielles déliées qui peuplent le processus primaire. En ce sens, la liberté humaine à « faire le mal » consisterait donc à pouvoir inverser les rapports de subordination hiérarchique entre conscience et inconscient, pour passer de la présence à soi, canalisatrice du désir, à la non-présence à soi, au débordement du rationnel par le désir. Le Mal consisterait à « régresser » de l'espace discursif à la matrice figurale, du corps organisé à la schizophrénie du corps-sans-organes. Il est évident que les *Recherches* condamnent axiologiquement cette tendance, tout en nous offrant cependant l'espace pour la penser, dans tout son potentiel contestateur.

Pour conclure cette trop brève esquisse, le geste fondamentalement novateur de Schelling dans les *Recherches* mais aussi dans les *Âges du monde*, consiste à enrichir le divin d'un fond obscur différent de lui, *medium* opaque qui fonde sa révélation. Ce faisant, Schelling dote l'entité intelligible d'un corps pulsionnel, chaotique et désirant, qui conditionne la liberté humaine à tendre au Mal comme au Bien, c'est-à-dire à *devenir*. Le fond obscur garantit en effet un excès toujours possible du flux désirant sur l'ensemble des découpages pratiqués par l'ingénieur hydraulique de la conscience pour canaliser et cristalliser ce dernier en fonction du principe dominant de la réalité. C'est la présence même de cet excès qui permet la reconfiguration, voire le changement radical des structures qui organisent les économies restreintes des systèmes particuliers, tout en se donnant comme des images englobantes de la pensée. En redonnant au mal (à comprendre au sens axiologique comme médical), à l'excès et à la part maudite une fonction éminemment productive, Schelling se place au rang des auteurs incontournables à l'heure actuelle pour qui souhaite remettre l'économie libérale à sa juste place : celle d'un système particulier au sein d'une économie générale qui l'excède (la matière incorporelle cosmique), mais qui s'est pourtant donné comme l'image unique et globale de notre temps.

BIBLIOGRAPHIE

- Assoun, P-L. (1981). *Introduction à l'épistémologie freudienne*. Paris : Payot.
Assoun, P-L. (1984). *L'entendement freudien: Logos et Anankè*. Paris : Gallimard.

- Benetti, C. (1981). « La question de la gravitation des prix de marché dans « La Richesse des Nations » ». *Cahiers d'économie politique*. Vol. 6.
- Bernfeld, S. (1944). « Freud's Earliest Theories and the School of Helmholtz ». *The Psychoanalytic Quarterly*. Vol. 13 (n°3).
- Bouveresse, J. (1995). *Langage, perception et réalité*. Nîmes : Jacqueline Chambon.
- Casati, R. (1992). « Sur la nature des impressions sensibles de l'homme ». *Philosophie* (n°33).
- Clarke, B., & Henderson, L. (2002) *From Energy to Information*. Stanford : Stanford University Press.
- Clerc, D. (2004). « De l'état stationnaire à la décroissance : Histoire d'un concept flou ». *L'Economie politique*. Vol. 2 (n°22).
- Crary, J. (2001). *Suspension of Perception : Attention, Spectacle and Modern Culture*. Cambridge, Massachussets : The MIT Press.
- Deleuze, G., (1963). *La philosophie critique de Kant*. Paris : PUF.
- Freud, S. (2010). *Au-delà du principe de plaisir*. Paris : PUF.
- Girard, L. (1995). *L'argument ontologique chez Saint Anselme et chez Hegel*. Amsterdam-Atlanta : Rodopi.
- Hegel, G. W. F. (2012). *Phénoménologie de l'esprit*. Paris : Flammarion.
- Kant, I. (1863). « Rêve d'un homme qui voit des esprits expliqués par des rêves de la métaphysique ». *Anthropologie*. Paris : Librairie Ladrangé.
- Kant, I. (1989). *Critique de la faculté de juger*. Paris : Gallimard.
- Kant, I. (2006). *Critique de la raison pure*. Paris : Flammarion.
- Lacan, J. (1978). *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*. Paris : Éditions du Seuil.
- Lapoujade, D. (2014). *Deleuze, les mouvements aberrants*. Paris : Minuit.
- Lytard, J-F. (1974). *L'économie libidinale*. Paris : Minuit.
- Lytard, J-F. (1994). *Des dispositifs pulsionnels*. Paris : Éditions Galilée.
- Passet, R. (1979). *L'économique et le vivant*. Paris : Payot.
- Platon. *Timée*.
- Pearson, K. A. (1999). *Germinal Life : The Difference and Repetition of Deleuze*. London : Routledge.
- Rousseaux, A. (2013). « René Passet : « Il faut prendre du recul pour voir qu'un autre monde est en train de naître » ». *Basta !*, 13 mai 2013, <https://www.bastamag.net/Rene-Passet-Il-faut-prendre-du#nh132-2>.
- Sarduy, S. (1991). *Barroco*. Paris : Gallimard.
- Schelling, F. W. J. (1980). *Oeuvres métaphysiques*. Paris : Gallimard.
- Soulez, A. (2011). *Helmholtz, du son à la musique*. Paris : Vrin.
- Théron, F. (2006). *La part de l'intraitable chez Georges Bataille*. Montpellier : Presses universitaires de la Méditerranée.
- Vogel, J. (2010). *Le spectre du Capital*. Zurich-Berlin : Diaphanes.
- Waszek, N. (1996). « Histoire et politique : Kant et ses prédécesseurs écossais ». *Revue Germanique Internationale* (n° 6).

Yountae, A. (2017). *The Decolonial Abyss : Mysticism and Cosmopolitics from the Ruins*. New York : Fordham University Press.